



SOPHIE CARATINI
**LES
SEPT CERCLES**
UNE ODYSSEE NOIRE

éditions
THIERRY MARCHAISSE

**LES
SEPT CERCLES**
UNE ODYSÉE NOIRE



© 2015 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Publié avec le concours de la région Île-de France

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion-Distribution : Harmonia Mundi

SOPHIE CARATINI

**LES
SEPT CERCLES**

UNE ODYSÉE NOIRE



éditions

THIERRY MARCHAISSE

UNE TRILOGIE COLONIALE
NOTE DE L'ÉDITEUR

Sophie Caratini poursuit ici sa saga anthropologique sur l'empire colonial français. Cette œuvre sans précédent, tout à la fois littéraire et scientifique, croise les destins de trois personnalités représentant les cultures que la colonisation de la Mauritanie a entrechoquées. Elle met ainsi en perspective les différents points de vue – blanc, maure, noir – indispensables à l'analyse de la rencontre coloniale sur le terrain du Sahara et à la compréhension de notre temps, où ne cessent d'affleurer ses effets interminables.

Sont déjà parues, successivement, la biographie d'un jeune officier méhariste français, Jean du Boucher¹, puis celle de Mariem mint Touileb, née en plein désert dans la tribu maure des chasseurs nomades Nmadi². Et nous publions dans ce volume le témoignage d'un paysan peul, engagé comme tirailleur sénégalais, Moussa Djibi Wagne.

Ces trois récits de vie se recourent en ce qu'ils ont le même foyer narratif : les unités méharistes de l'infanterie de marine française,

¹ *La dernière marche de l'empire, une éducation sabarienne*, publié avec la collaboration de Thierry Marchaisse, Paris, La Découverte, 2009. Une nouvelle version augmentée de ce texte paraîtra prochainement aux éditions Thierry Marchaisse.

² *La fille du chasseur*, éditions Thierry Marchaisse, 2011.

qui contrôlaient le territoire septentrional de la Mauritanie ; mais chacun peut être lu indépendamment des autres, et chacun rayonne bien au-delà de ce moment colonial particulier. Ces textes ont aussi la même structure singulière : ils sont écrits à la première personne, et l'auteur anthropologue, à qui le narrateur ou la narratrice s'adresse, n'y apparaît qu'en creux. Aucun appareil savant n'y figure.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant, les personnages sont des personnes et leurs propos, authentiques, résultent d'une transposition littéraire d'entretiens effectifs. De surcroît, chaque manuscrit a été soumis, avant publication, pour accord ou modification, à son protagoniste (ou à ses proches dans le cas de Moussa, décédé en 2007, bien avant la fin du travail d'écriture). En choisissant de s'effacer de la narration, l'auteur a pris certes le risque de semer le doute, voire le trouble, dans l'esprit de certains de ses lecteurs, mais c'était là le meilleur moyen de mettre en valeur la force exceptionnelle des paroles ainsi recueillies.

Enfin, l'anthropologue jusque-là silencieuse reprendra bientôt la parole. Comme les trois mousquetaires étaient quatre, cette *Trilogie coloniale* comportera en effet un quatrième et ultime volume, où Sophie Caratini montera à son tour sur scène, avec armes et bagages, pour dévoiler les coulisses de cette aventure scientifique, humaine et littéraire au long cours.

Thierry Marchaisse

Poèmes et proverbes peuls

Écho douloureux des violences subies par les Peuls de Mauritanie de 1989 à 1991, des fragments de poèmes viennent scander chaque fin de chapitre. Ils sont tirés des recueils de Bios Diallo, *Les pleurs de l'Arc-En-Ciel*, l'Harmattan, 2002 et *Les os de la terre*, L'Harmattan, 2009. Nous remercions chaleureusement l'auteur et son éditeur de nous avoir autorisés à les citer en toute liberté.

Les sentences d'ouverture des chapitres ont été recueillies et traduites par Henri Gaden (1867-1939), saint-cyrien, officier de l'armée d'Afrique et finalement gouverneur des colonies à Saint-Louis. Elles sont tirées de ses *Proverbes et Maximes Peuls et Toucouleurs*, Institut d'Ethnologie de Paris, 1931.

À Moussa Djibi Wagne
In memoriam

PROLOGUE

Hier, je t'ai mal reçue. Je t'ai dit que le livre que tu voulais écrire ne m'intéressait pas, que mes années passées à nomadiser dans le nord de la Mauritanie avec l'armée française ne m'avaient rien apporté, et qu'en publier le récit ne serait d'aucune utilité pour ma descendance. Je t'avais donné mon accord le mois dernier, quand tu étais venue avec Amy Barry. C'est vrai. Mais entre-temps, l'imam de la mosquée m'a mis en garde : il m'a dit que je ne devais pas te parler, que les gens d'ici ne racontent pas leurs histoires, surtout à un étranger ; que ça ne se fait pas.

C'est mon beau-fils, le fils de ma femme ; je vis chez lui, il me respecte. Il a argumenté, insisté, il a même amené ses amis et ils ont fini par me convaincre. Je ne te l'ai pas dit tout de suite, mais tu n'as pas mis longtemps à t'apercevoir que j'avais changé d'avis ; j'ai bien vu que tu étais contrariée. Moi aussi, ça m'a mis mal à l'aise, il n'est pas dans mes habitudes de manquer à mes devoirs d'hospitalité, et encore moins de faillir à ma parole.

Cette nuit, j'ai beaucoup réfléchi. Je me suis dit que si j'acceptais finalement de raconter ma vie, ou même une partie de ma vie, je serais obligé de décrire ma famille, mes amis, mes voisins, les gens que je connais. Et si je fais ça, je vais tous les impliquer. C'est pour ça qu'ils ne veulent pas. Dans la vallée, les gens sont très liés, tu sais, la parole de l'un engage tous les autres. Alors

écrire un livre sur moi va bien au-delà de ma personne, forcément. Ça peut créer la pagaille. D'ailleurs ça a déjà commencé puisque certains ont voulu m'empêcher de te parler.

D'un autre côté, toi, tu n'as pas hésité : tu m'as confié des choses très personnelles sur ta vie, sur ton enfance, tes parents, et sur ton travail chez les Maures. Tu as essayé de m'expliquer pourquoi tu étais venue ici en me racontant l'histoire de ce marin mauritanien qui s'est réfugié chez toi, en France, quand les Maures ont commencé à massacrer les Noirs, en 1989 ; et celle de ton amie sénégalaise, peule elle aussi, que tu as recueillie ensuite avec ses enfants.

Quelque chose m'a touché dans ce que tu m'as dit, quelque chose dont je n'ai pas réussi à me débarrasser. J'ai passé des heures à me tourner et retourner sur ma natte, sans arriver à trouver le sommeil. Au moment où j'allais abandonner tout espoir de m'endormir, Allah m'a visité. Il m'a dit que ta venue était un grand événement, une bonne fortune dont je devais me réjouir plutôt que de t'éconduire avec mauvaise humeur. Il m'a fait comprendre mon erreur. Personne n'est à l'abri des erreurs.

Aujourd'hui, je veux te faire oublier le mauvais accueil que je t'ai réservé. Ce n'est pas ainsi qu'un musulman doit recevoir un hôte étranger. Vraiment pas. Pardonne-moi d'avoir si mal agi. D'abord, je dois égorger un mouton en ton honneur. Il sera petit, parce que je ne suis pas riche, mais c'est indispensable. J'ai envoyé mon fils en chercher un. Dis-moi quand tu veux le manger, demain ou après-demain ? Le matin ou le soir ? Veux-tu venir ici le partager avec moi, ou préfères-tu que je te fasse porter le plat dans la maison où tu habites ?

Je n'avais pas compris ce que tu voulais faire, à quoi ce livre pourrait servir. C'est aussi pour ça que je me suis mal comporté. Amy a bien fait de te conduire vers moi. Elle sait que je ne suis pas comme les autres : je raconte volontiers mes histoires, c'est

plutôt rare, par ici. Peut-être parce que je suis resté si longtemps absent, pratiquement la moitié de ma vie : j'ai passé quarante ans au Nigéria. J'ai quitté mon pays à trente ans; trente et un pour être exact. C'est jeune. Je suis revenu à l'âge de la vieillesse.

En 1949, quand je suis parti, les Français étaient encore là; alors ce qu'ils ont apporté, ce qu'ils ont emporté, et ce qu'ils ont laissé, je peux te le raconter parce que je l'ai vu de mes propres yeux. Et pas seulement vu : s'ils ne m'avaient pas capturé pour m'obliger à faire mon service, je n'aurais pas appris le métier de soldat. J'aurais vécu au village, auprès de mes parents. Au lieu de ça, je me suis engagé dans la Garde. Non, tu te trompes, la Garde n'était pas la police, c'était la gendarmerie, c'était l'armée. Et j'y serais sans doute resté s'il n'y avait eu cette bagarre avec mon brigadier-chef...

À l'armée, que ce soit chez les méharistes ou dans la Garde, j'ai constaté que les Français ne s'intéressaient pas du tout à nos coutumes, qu'ils ne cherchaient ni à les comprendre, ni à en tenir compte; d'ailleurs aucun d'entre eux n'a jamais parlé notre langue, alors que certains ont appris l'arabe des Maures.

Chez nous, dans la vallée, chacun a sa place, une place qui lui est assignée dès la naissance par ses ancêtres, son lignage et son village; par son âge aussi, et selon que c'est un homme ou une femme. Comme ils n'en tenaient pas compte, les Blancs ont souvent mis les gens dans des positions inversées, donc intenable.

Au village, si ton père, ton grand frère ou même le petit frère de ton père est injuste envers toi, tu n'as pas le droit de te rebiffer, tu dois faire ce qu'il te dit et continuer à le respecter. Dans l'armée française au contraire, si un officier apprend que ton chef te maltraite, il peut décider de te rendre justice, et même de le punir, quitte à apporter le déshonneur et donc le chaos dans toute la famille.

Je vais te donner un exemple : imagine qu'un commandant punisse la faute que ton brigadier-chef a commise envers toi, et

que celui-là se trouve justement être le frère ou le cousin germain de ton père. Eh bien, tu ne vas rien gagner du tout, au contraire : la honte de ton parent va retomber sur toi, même si tu avais raison ; et finalement elle va atteindre ton propre père. C'est exactement ce qui m'est arrivé.

Et après ? Ah ! Après, c'est tout mon destin qui a basculé : quand l'histoire de la bagarre est arrivée au village, mon père m'a obligé à démissionner de l'armée. Il m'a ordonné de revenir cultiver la terre de nos ancêtres. Oui, bien sûr, ce n'était pas si grave, j'aurais très bien pu passer toute ma vie ici. J'aurais fait mon possible pour effacer la honte dont j'étais la cause, et, petit à petit, tout serait rentré dans l'ordre. Mais là, quelqu'un m'a fait *quelque chose*... Quelque chose de pas musulman qui produit une force qui te pousse à t'en aller, sans que tu saches pourquoi. De moi-même, je ne serais jamais parti comme ça. Et je n'ai pas décidé non plus de rester au Nigéria si longtemps. Je sais, c'est difficile pour toi de comprendre. Je veux bien t'expliquer, mais pour ça, tu vas devoir être patiente, et entendre toute mon histoire, depuis le début, depuis mon enfance.

Il faut d'abord que tu saches qu'on a des connaisseurs par chez nous. Des gens qui savent comment contraindre un homme à s'exiler. Et pas seulement en Mauritanie ; ça existe dans toute l'Afrique, surtout chez les animistes. La sorcellerie... il y en avait trop ici quand j'étais jeune. Et il y en a encore. Seuls les très grands savants peuvent parfois délier les sorts. L'un d'entre eux – celui qui m'a révélé, après toutes ces années, ce qui m'était arrivé – m'a expliqué comment ils font pour bloquer quelqu'un, l'obliger à quitter les siens et l'empêcher ensuite de rentrer chez lui ; il m'a montré quelles sourates il fallait réciter à l'envers pour y parvenir, quel type de grigri fabriquer, et où le mettre. Soit tu l'enterres, soit tu l'immerges. D'après lui, celui qu'on avait fait pour m'éloigner était en métal, et il avait été caché dans

l'eau. C'est pour ça que j'en ai ressenti l'effet si longtemps : il a fallu quarante ans pour que l'eau parvienne à le décomposer complètement.

Un vrai musulman ne fait pas ces choses-là. Mais les gens ont encore beaucoup à apprendre, en particulier les illettrés ; et les femmes, parce qu'avec la polygamie, il y a trop de jalousies. Ce sont surtout elles qui font appel à la puissance des sortilèges. Mais pas seulement elles.

Je ne peux pas te dire qui a noué ainsi ma mémoire, ni pourquoi. Je n'ai pas la réponse. Mais à cause de lui, j'ai abandonné mes épouses et ma fille, et je n'ai pas pu voir mourir mes parents. Pourtant, ils ont tout fait pour essayer de me délier. Ma mère, surtout. Elle a consulté toutes sortes de spécialistes. Mais ça n'a pas marché. Je n'ai donc pas assisté à la lente dégradation de mon pays, je ne suis rentré qu'en 1989, au moment des massacres. La vallée transformée en désert ! Et toutes ces violences... Quel choc quand j'ai vu ça !

Toi, tu n'es pas née ici, tu n'as pas appris ici ; tu as appris ailleurs, tu es née ailleurs. Or, un jour, quelque chose t'a poussée à quitter ton pays pour partir à ma recherche. Tu as parcouru toute la vallée, de l'ouest jusqu'à l'est, en interrogeant tout le monde. Et finalement, grâce à Amy, tu m'as trouvé. Tu es entrée dans ma maison sans me connaître, et moi non plus, je ne te connaissais pas. Pour faire une telle chose, il faut avoir une bonne raison, une raison importante. Cette importance, ce n'est pas moi. Ça ne peut pas être moi. C'est quelque chose de plus grand. Allah m'a fait considérer le fait que tu m'aies choisi comme un privilège, une réussite. Une réussite pour moi car pour toi, jusqu'à présent, cette rencontre a été un échec. J'en suis désolé et je veux réparer le tort que je t'ai fait. Si je t'ai dit quelque chose qui t'a déplu, ne le prends pas mal, je t'en prie. Dis-toi qu'il s'agissait d'une moquerie, juste une boutade, sans conséquence, comme

on en lance parfois, pour rire, à ceux qu'on appelle nos « cousins à plaisanterie ».

Dieu m'a conseillé de ne pas refuser ton offre. Au contraire, Il m'a encouragé à saisir cette occasion de parler à travers toi à tous ceux qui pourront lire ce livre. Il m'a fait comprendre que ce que tu veux faire n'est pas seulement une chance pour moi et pour mes enfants, ma famille et toute ma descendance, mais pour tous ceux qui parlent la langue des Peuls. Car les bouleversements qui ont défigurés ce pays, personne ne les comprend ici, et là-bas, en France, personne ne les connaît. Pourtant les Français y sont pour quelque chose. Ce sont eux qui ont créé des différences entre les Noirs de la vallée et les Maures du désert. Quand ils dirigeaient le pays, ils capturaient les Noirs quand ils avaient besoin de soldats, ils les prenaient aussi pour les faire travailler de force. Ils n'ont jamais fait ça avec les Maures, ils les ont colonisés autrement. Et quand ils sont partis, ils leur ont donné le pouvoir alors que nous, ils nous ont coupés en deux en faisant du fleuve une frontière. Tu connais l'histoire de la Mauritanie, je ne t'apprends rien, mais tu dois l'écrire dans le livre pour que les gens entendent notre vérité.

Ce livre, c'est pour nous, les Peuls de Mauritanie ; pour nous remettre parmi les hommes, pour nous redonner une place. Il parlera de nous, il sera distribué dans toute la sous-région, dans les pays des Blancs, en Afrique, partout. Tous ceux qui ne nous connaissaient pas vont nous connaître, à commencer par les Maures qui nous ignorent, qui prétendent que les terres de la vallée sont à eux et que nous ne sommes pas nés ici. Le mensonge ne mène à rien de bon. Toutes les races sont d'accord là-dessus. En haoussa, on dit : « Le mensonge peut donner des fleurs, il ne donnera jamais de fruits ». Grâce à ce livre, ils seront obligés d'arrêter de mentir. Aucun Maure ne pourra plus dire en se frappant la poitrine que nos champs sont à lui. Voilà pourquoi j'ai changé d'avis. J'ai pensé : moi – Moussa Djibi Wagne, fils

de Djibi Coumba Wagne et de Boudi Mariem – ou un autre, qu’importe! Pourvu que quelqu’un témoigne.

Il y a trop de gens, dans le monde, qui ne savent pas que nous existons, qui ignorent encore qu’il y a des Noirs en Mauritanie. Tout dernièrement, la fille d’un de mes amis a voyagé jusqu’au Canada avec son école. Elle est revenue choquée, disant que, là-bas, les gens n’avaient pas voulu croire qu’elle était aussi mauritanienne que ses camarades mauresques!

Je suis très vieux, j’ai beaucoup voyagé, j’ai épousé vingt-deux femmes, je comprends quatorze langues et j’ai interrogé toutes sortes de savants. Les villageois viennent souvent me consulter ou me soumettre leurs difficultés. Je ne peux pas leur offrir grand-chose, mais je les écoute, je leur donne des conseils. J’enseigne à quelques-uns les secrets des plantes et des mots qui guérissent. Et quand je n’ai rien à faire, j’aime évoquer le passé, réfléchir sur les transformations du temps ou raconter à mes proches, parents, amis ou voisins, les aventures que j’ai vécues.

Amy est ma voisine. Elle vient me voir presque tous les matins. Elle arrive vers huit ou neuf heures et s’assoit là, sur la natte, comme toi. Elle m’écoute si bien que certains jours je parle sans même apercevoir la course du soleil. C’est elle qui doit m’arrêter. Elle me dit :

– Oncle Moussa, il est treize heures! Je dois préparer le déjeuner de Diam Diop, mon époux!

Et toujours je lui réponds :

– Déjà? Tu t’en vas déjà, Amy? Mais je n’ai pas fini!

J’ai plaisir à causer avec Amy parce qu’elle aussi aime apprendre; d’ailleurs je vais sans doute te raconter des épisodes de ma vie qu’elle a déjà entendus. Quand je songe à ce livre que tu me demandes de faire avec toi, je réalise que j’ai des choses à transmettre aux gens d’ici. Tellement!

Bien que tu viennes de si loin et que tu sois française, il y a

quelque chose qui nous rapproche. Tu as appris la première sourate du Coran, la *Fatiha* ; tu l'as récitée et tu t'es interrogée sur sa signification. Moi aussi, chaque jour, quand je me réveille, je la récite, je m'y réfère, et elle m'ouvre à quelque chose. C'est peu, mais ce n'est pas inutile. Il ne faut pas croire que tous ceux qui prient sont musulmans. Il ne sert à rien de débiter la *Fatiha* sans y penser. Ce n'est pas ça, prier ; or toi, tu le sais. C'est pourquoi je pense que tu as bien fait de venir écouter ce que les gens de la vallée ont à dire. Allah a ordonné à l'homme de toujours renforcer ses liens avec son prochain, de s'unir avec les autres et non de les rejeter ou de les combattre.

Tu vas rencontrer les villageois, découvrir ce qu'ils sont, comment ils vivent, ce qu'ils cherchent ; tu vas apprendre à les connaître et tu pourras comprendre ce qui s'est passé ici. Le comprendre et l'écrire. Ce livre que tu veux faire est bien pour nous, mais pour toi aussi, car la connaissance de ces gens qui te sont étrangers pourra t'aider un jour à mieux comprendre les choses et le monde.

Je suis prêt maintenant. Et puisque tu as ramené Ramata Diop avec toi de Nouakchott pour traduire mes paroles, nous allons même pouvoir commencer à travailler tout de suite. Comme je te l'ai dit quand tu es venue la première fois, je préfère parler dans ma langue, en *poular*, même si je me débrouille en français. Le *poular*, c'est la langue des Peuls. C'était une bonne idée d'aller à l'université chercher une étudiante : il vaut mieux que la personne soit instruite. Et tu l'as bien choisie. Ramata Diop, je connais son père. J'ai même connu son grand-père, il y a très longtemps. Ce sont des pêcheurs du village de Olologa qui n'est pas très loin d'ici, une bonne famille. Quand vous irez là-bas, tu les salueras de ma part. Il m'est arrivé aussi de rencontrer sa mère, Mariem Wade, elle est du village de N'gaolé. Je l'ai rencontrée à Dakar quand je suis rentrée du Nigéria. C'est une femme très brave, j'aurai peut-être l'occasion de t'en parler.

Tu vois la vieille qui est là? C'est mon épouse, elle s'appelle également Ramata, mais le nom de son père n'est pas Diop, c'est Diallo. Ton interprète est son homonyme, c'est un signe de bonne chance. Ramata Diop va bien me comprendre, elle va même apprendre beaucoup de choses en faisant ce travail.

Quant à toi, tu vas devoir me guider, car ce qu'on va faire ensemble, je ne l'ai jamais fait avec personne, je ne connais pas. Je ne pourrai donc pas te dire ce que tu dois mettre dans ce livre. C'est ton métier d'écrire des livres; c'est toi qui sais ce que tu dois faire et ne pas faire. Je ne peux que t'observer et répondre à tes questions le plus honnêtement possible. Je suis quelqu'un de véridique, comme mon père. Mais ma vérité n'est pas forcément celle des autres. Chacun a son point de vue, chacun a sa mémoire; les gens ne sont pas pareils. Alors si tu ne comprends pas ce que je raconte, si tu trouves que je me contredis ou qu'il faut donner plus d'explications, surtout n'hésite pas à m'interrompre.

Il y a une dernière chose que tu dois savoir : chez nous, la parole n'est pas libre, elle ne peut pas l'être. Alors ne t'offusque pas s'il y a des réponses que je ne veux pas te donner, ou des sujets que je refuse d'aborder. C'est une éducation. Il y a un adage peul qui dit : « La parole qui reste dans ton ventre est l'enfant de ta mère, la parole qui sort de ta bouche est l'enfant de ton père ». La mère, c'est l'intimité de la case, ce qu'on peut chuchoter là, dans l'ombre protectrice. Le père, c'est la face du monde, c'est la lumière du soleil. Ça veut dire que tu ne peux révéler que ce qui fait honneur à ton père, à ta famille. J'ai accepté de te raconter l'histoire de ma vie, et je vais le faire de mon mieux, mais je ne pourrai te montrer que l'enfant de mon père. À toi de deviner ce que je ne pourrai dire.

Personne n'exhibe ses pensées intimes sur la place publique chez nous, même les griots les plus impudiques, même nos esclaves. Comme tous les enfants du Fouta, j'ai appris dès mon plus jeune

âge à ne jamais divulguer les pensées qui naissent au creux de mon ventre ou au fond de mon cœur ; à personne. Sauf, dans certains cas, à ma mère, et encore. Ou à la brousse. Mais ça, c'est une autre histoire. Je ne sais pas si les jeunes connaissent cette vieille coutume ni s'ils la pratiquent toujours, je ne crois pas. Mais moi, un jour, elle m'a sauvé.